

des doubles voies, des refoulés et avancent ainsi la chasse. Quoi qu'il en soit, nous répèterons ce que nous avons déjà dit : nous considérons le chien de coupé comme généralement dangereux, et nous n'oserons pas le conseiller dans la composition d'un équipage.







SECONDE PARTIE.

QUALITÉS GÉNÉRALES DES CHIENS COURANTS.

Après avoir exposé les qualités particulières et nécessaires de chaque genre, nous dirons quelques mots rapides sur les mérites généraux qu'on doit rechercher dans tout chien courant. L'absence ou l'inverse de ces méritesseront autant de défauts que nous signalerons en même temps.

Les qualités générales du chien courant se divisent en deux catégories : les qualités qui ont rapport à son instinct, à sa science intellectuelle et à son travail en chasse, et celles qui comprennent tous les avantages extérieurs et physiques ; nous désignerons les premières par *qualités morales*, les secondes par *qualités physiques*.

1° Qualités morales.

Pour les qualités morales de tout chien courant on doit examiner :

S'il est sage et ajusté;

S'il est bien requérant;

S'il se porte en avant, et est bien allant;

S'il ne donne pas à faux.

S'IL EST SAGE ET AJUSTÉ.

Le chien courant doit être sage et ajusté, c'est-à-dire chasser avec calme, avec méthode, et dans le seul but de porter à la meute sa part de science et de travail.

Il doit faire entièrement cause commune avec ses camarades, les écouter, et comprendre qu'il est là pour aider et non pour agir seul et à sa guise. Il doit être régulier dans sa chasse, c'est-à-dire suivre et conserver la voie qu'il a trouvée, ne pas la quitter pour aller voir plus loin ou ailleurs.

Tout chien violent et enlevé est pernicieux pour une meute; il porte le désordre avec lui, court dans tous les sens sans s'attacher

à la voie, et ne cherche qu'à chasser seul, pour réussir seul. Les jeunes chiens, gâtés par l'exemple, deviennent ardents et irréguliers; les vieux, déconcertés et dérangés dans leur travail, finissent par tirer en arrière ou à l'écart; en un mot, il suffit d'un ou deux écervelés pour désorganiser le meilleur équipage.

On ne doit pas confondre le vice du chien emporté avec l'ardeur ignorante du jeune chien qui débute. Les élèves ne peuvent immédiatement posséder l'expérience et le calme de leurs pères, et sont sujets à des imperfections motivées par leur seule jeunesse. Le jeune chien qui est un vrai modèle de sagesse à ses débuts en chasse, bien souvent n'est pas un de ces sujets brillants qui sortent de l'ordinaire pour devenir supérieurs; tous les chiens de premier mérite commencent par plus d'initiative, plus d'ardeur et plus de fautes, mais lorsque l'expérience a calmé leur premier feu et leur a donné la ruse et le savoir, ils ont franchi la barrière de l'ordinaire, au pied de laquelle restent tant et tant d'élèves.

Les chiens les plus sages et les plus ajustés

sont les chiens d'ordre ou d'espèce pure; ils poussent quelquefois ce mérite, adhèrent à leur race, à de telles limites, qu'il finit par prendre les proportions d'un défaut.

S'IL EST BIEN REQUÉRANT.

Un chien est bien requérant lorsque la meute ayant perdu, par une cause quelconque, la trace du lièvre, il la recherche avec intelligence, persistance et activité; lorsqu'il travaille résolument, avec ténacité, dans les défauts, et qu'il ne se laisse décourager ni par leur durée, ni par les difficultés qu'ils présentent.

Il explore d'abord les directions qui touchent l'emplacement de la perte; puis, si ses recherches sont vaines, il exécute des hourvaris plus larges, enfin il se détache hardiment, comprenant qu'une cause étrangère l'empêche de redresser la voie dans un certain espace et qu'il doit dépasser un terrain ingrat, rendant souvent infructueuses les plus habiles investigations.

Le bon requérant prend alors les grands requêtés, agissant sans relâche, et au moment

où on commence à désespérer, où tout semble terminé, une gorge aimée fait tressaillir le cœur, annonce que la voie est retrouvée, et que les jouissances vont s'accroître de la difficulté vaincue.

Nous considérons la qualité de bon requérant comme la plus *essentielle*, la *plus indispensable* pour tout chien courant; elle est à nos yeux synonyme de science, ruse, travail, et nous affirmons que sans elle un sujet ne peut être remarquable et réellement supérieur. Un chien sera sage, ajusté, de grand nez; s'il n'est pas requérant, il sera absolument incomplet, ses services s'arrêteront au premier écueil, et il ne pourra utiliser ses mérites.

Nous admettons que tous les chiens un peu expérimentés savent redresser les ruses légères exécutées par le lièvre, ruses qui occasionnent ce qu'on appelle un *balancé* ou un *hésité*; mais, pour le réel défaut, pour ces inexplicables difficultés, qui découragent chiens et chasseurs, le bon requérant parviendra seul à les surmonter, et, rappelant ignorants et paresseux, deviendra souvent le héros d'un brillant forcé.

Les chiens mauvais requérants cherchent un moment dans un espace restreint, font un court hourvari, croyant n'avoir à redresser qu'un changement de direction; puis, étonnés et ne sachant pas prendre un parti, ils reviennent bientôt à l'endroit où ils ont perdu; ils restent là indécis, regardant agir leurs camarades, et, si le défaut se prolonge, ils n'exécutent plus aucun travail, attendent que le piqueur vienne à leur secours, ou se mettent à sa recherche, sans plus s'occuper de la chasse.

Quels seront les moyens d'action avec une meute qui ne se requête pas?

On aura beau être énergique et savant veneur, quelles seront les ressources avec des chiens découragés, qui ne voudront seconder aucun effort; peut-être, avec la protection de saint Hubert, finira-t-on par faire retrouver la voie, mais quelles peines et surtout quel temps perdu!

On peut, à la rigueur, tolérer dans une meute nombreuse quelques sujets peu requérants, en considération de certains autres mé-

rites; mais dans un petit équipage il n'y a pas à hésiter : il faut supprimer sans regrets, si on ne veut être exposé à subir, au premier défaut, une perte probable, et à voir bien des chasses se terminer de cette triste manière.

L'action du *requêt* n'est pas identique chez tous les bons requérants : elle varie en général, suivant leur genre de chasse. Les chiens décidés se détachent promptement, et font un travail large et rapide. Les chiens de centre se requêtent plus près, ou agissent à la voie et par la voie. Cette dernière spécialité n'est pas bien appréciée par certains veneurs, qui se laissent trop dominer par leurs sympathies exclusives : nous ne partageons pas leur avis. Les chiens qui se requêtent à la voie et par la voie sont très utiles dans un équipage, dans lequel ils ne doivent d'ailleurs figurer qu'en petit nombre; ils sont le complément des chiens à grand requêt, et apportent à l'action commune une sérieuse part de services, surtout les jours de mauvaise terre. En travaillant pas à pas à la voie, ils parviennent à la redresser, là où d'autres l'ont surallée, en la

tions sur les devants, et ne revenir sur les côtés ou en arrière que lorsque ses premières recherche ont été vaines.

On l'appelle *bien allant*, quand il ne traîne pas sur la trace, sait la suivre avec hardiesse, et ne perd pas un temps précieux en tâtonnements et indécisions. Les chiens allants sont diligents dans leurs actions, se rallient vite, suivent franchement leurs camarades et sont, d'après l'expression de Du Fouilloux, chiens de cœur et d'entreprise.

Tout chien qui ne sait pas se porter en avant reste en place ou recule, ce qui, à un degré différent, est un sérieux défaut. S'il reste en place, il n'a aucune utilité pour trouver la direction qu'a suivie le lièvre : il s'éternise, sans décision aucune, sur l'emplacement de la perte, et on est obligé de l'activer et de le diriger. S'il recule, non-seulement il n'aide pas, mais dérange gravement : il ramène la meute en arrière, aux endroits déjà explorés, l'éloigne du lieu où elle aurait pu faire la reprise, et complique ainsi d'une manière fatale toutes les difficultés.

Le chien qui a le vice du recul doit être immédiatement réformé.

On peut s'aveugler sur un sujet qui n'a aucun mérite, et le tolérer dans une meute assez nombreuse pour cacher sa nullité, mais on serait impardonnable de le conserver lorsqu'il annihile les qualités des autres. Or les chiens qui reculent détruisent d'une manière incontestable, par leur pernicieuse action, la savante organisation des meilleurs équipages.

Les inconvénients du chien peu allant ne sont pas aussi absolus que ceux du chien qui recule, mais en restant partisan du chien collé, nous condamnons l'excès du genre, c'est-à-dire le chien terre-à-terre et *trop* collé.

*Le bon chien courant doit être ajusté et
allant tout à la fois.*

Le chien trop collé est sans initiative et jugement : habitué uniquement à se coudre à la voie, à ne comprendre que l'empreinte du lièvre, il met un temps éternel à exécuter ce que le chien allant fait en un instant, et dès que cette voie vient à lui manquer, il

est si étonné, si désorienté, qu'il ne sait plus agir avec discernement.

Il peut cependant avoir une application sur la matinée, le rapproché, et nous blâmons surtout l'excès du genre sur le *debout* ou lièvre lancé.

Nous nous expliquons aussi brièvement que possible :

Lorsqu'on a trouvé une quête, matinée, ou voies du lièvre qui, avant le jour, se retire dans son gîte, le but unique, à ce moment, est d'arriver au gîte et de lancer l'animal; de même, pour un rapproché, les efforts tendent à découvrir le lieu où s'est remis le lièvre et à le relancer : la chose importante est donc d'être sûrement conduit à ce refuge; la lenteur du travail et la perte de temps ne nuisent en rien, puisque le lièvre ne bouge pas et attend qu'on vienne le déloger. Le chien très collé a alors son utilité : il maîtrise l'ardeur de ses camarades, maintient absolument la voie, la suit pas à pas, et avance avec circonspection et sagesse; mais dès que l'animal est lancé, les choses changent entièrement de face. Effrayé

par le bruit et la vue de la meute, le lièvre part avec rapidité, et n'attend plus dans son gîte qu'on ait surmonté les difficultés qu'il a laissées sur son passage; il fuit vivement à travers les champs, les chemins et les espaces les plus propres à faire perdre sa trace; comprenant tout le danger, il s'efforce de mettre une grande distance entre lui et ses ennemis, et accumule ses meilleures et plus fines ruses.

C'est dans cette seconde partie de la chasse, dans ce second acte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que l'inconvénient du chien trop collé devient sérieux et réel.

Ici, non-seulement il faut arriver sûrement, mais il faut agir vite et sans perte de temps : on n'aspire plus à un dénouement stationnaire, qui par son immobilité permet une savante et lente recherche, on poursuit un but qui fuit avec rapidité.

Forcer un lièvre est une tâche assez sérieuse, assez compliquée, assez douteuse même, pour ne laisser augmenter en rien les obstacles qu'il faut surmonter.

Or, tout lièvre qui a la facilité de prendre



une grande avance a bien des chances de se sauver, car il peut multiplier tous ses moyens de défense. D'abord l'émanation qu'il laisse sur son passage a le temps de s'affaiblir d'une manière sensible, et même, si la terre est mauvaise, de s'évaporer tout-à-fait; ensuite, peu effrayé par une poursuite lente et lointaine, il a toutes les ressources de son imagination pour augmenter et compliquer ses ruses : il peut facilement les exécuter en fuyant toujours et en adoptant une allure calme et soutenue, qui lui permet de se défendre quatre à cinq heures, ce qui rendra sa prise infiniment problématique.

Le chien lent et trop collé a donc l'inconvénient grave de ne jamais serrer le lièvre de près. Son genre traînard et indécis le retarde toujours. Il perd un temps précieux pendant la suite, un plus grand encore dans les défauts. Son manque de hardiesse l'arrête, prolonge son travail, et permet à l'animal chassé de prendre les devants et de se tenir toujours éloigné.

La vitesse de la chasse ne consiste pas uni-

quement dans le pied des chiens, elle existe beaucoup dans le genre qu'ils possèdent.

Nous ne croyons donc pas aux succès des chiens trop collés, s'ils restent livrés à leurs propres forces; le secours du piqueur et de quelques chiens décidés peut seul atténuer leurs mauvaises dispositions et leurs défectueux services.

Nous terminons nos réflexions sur ce sujet, en citant l'appréciation de M. de la Conterie; on nous permettra de nous appuyer de l'autorité de son jugement :

« Gardez-vous de l'espèce des clabauds, chiens
« peu énergiques et si *collés*, qu'ils sont une
« heure à traverser un arpent de bois. »

S'IL NE DONNE PAS A FAUX.

Gorger à propos, avec raison et vérité, est une qualité d'une importance réelle pour le chien courant.

Il avertit par là ses camarades qu'il a trouvé une émanation ou une voie de la bête chassée, et les appelle pour partager avec eux sa découverte; mais s'il donne à faux, soit

par ardeur, irréflexion ou vice réel, il dérange sérieusement la meute; il la trompe, la trouble par ses cris, et l'enlève d'un travail qui est quelquefois au moment d'aboutir, pour l'entraîner dans une direction fausse et opposée.

Non-seulement il désoriente et décourage l'équipage, mais il irrite le chasseur lui-même, en lui donnant une vaine espérance et une indication mensongère qui compliquent les difficultés.

Les chiens babillards et abondants ne doivent pas être confondus avec les chiens de haut nez : les premiers gorgent à tout propos, sans certitude ni vérité; les autres donnent facilement aussi, mais parce que la finesse de leur odorat leur permet de saisir avec aisance et promptitude la trace du lièvre, et d'aspirer les vagues et légères odeurs des voies les plus anciennes; ils gorgent alors souvent seuls, parce qu'ils ont la supériorité et l'avantage de sentir.

Tout maître d'équipage appréciera vite la différence que nous signalons, et, pour peu

qu'il connaisse sa meute, sera entièrement fixé à cet égard.

Le chien babillard n'est qu'imparfait, s'il est muet dans les défauts; mais s'il parle sans raison dans ce moment critique, s'il ment, ou rappelle sur le lieu de la perte, il ne peut être conservé dans un bon équipage : son vice est, à nos yeux, presque aussi capital que celui du chien qui recule, et, en désignant ces deux défauts comme les plus dangereux, nous n'exagérons rien, car ils arrêtent l'un et l'autre le travail des meilleures meutes.

Le chien trop serré de gorge ou peu crieur a aussi ses inconvénients : il n'avertit pas immédiatement ses camarades, ne les rallie pas sur la voie qu'il vient de trouver, et fait perdre un temps précieux, en n'ayant pas recours à la science et au travail de tous.

Son mutisme provient : ou d'un manque de nez, qui l'empêche de sentir les émanations d'une manière assez sûre pour l'exprimer hautement et hardiment, ou d'un vice égoïste, qui le pousse à se taire, jusqu'à ce qu'il puisse distancer ses compagnons. Dans le premier